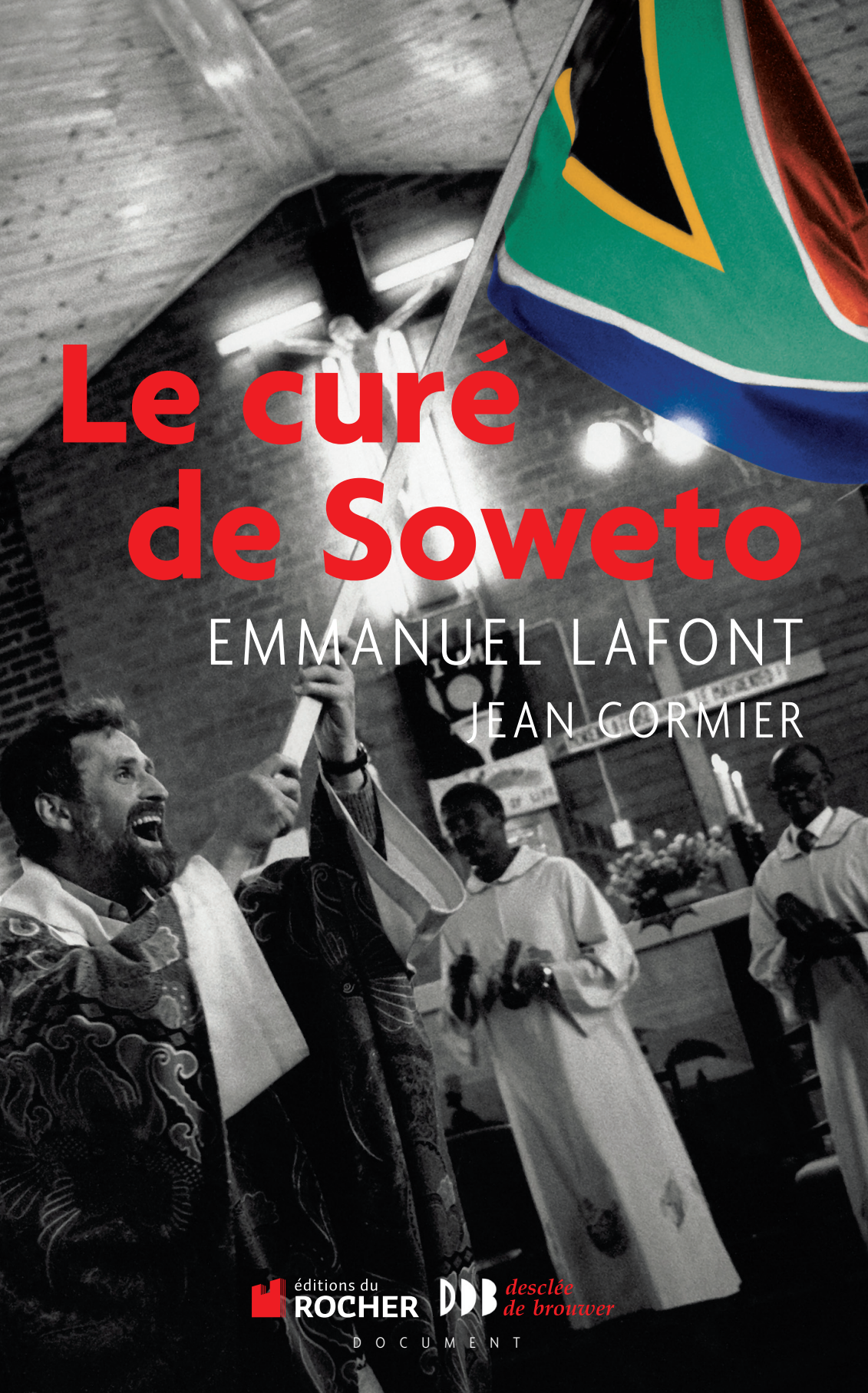


Le curé de Soweto

EMMANUEL LAFONT

JEAN CORMIER

éditions du ROCHER

DDB desclée de brouwer

DOCUMENT

LE CURÉ DE SOWETO

EMMANUEL LAFONT
et
JEAN CORMIER
Avec la participation de Jennifer Cormier

Le Curé de Soweto

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.
ISBN : 978-2-268-07055-1
ISBN pdf : 978-2-268-00529-4

« Quelle chance ce serait si tous les responsables des grandes religions parlaient et agissaient pour la paix entre les confessions, les religions et les nations ! »

E.L.

Merci à ma mère, Engrace Eyheraguibel,
de m'avoir posé sur terre.
Merci à la Terre de faire pousser des hommes comme Manu.

Merci à Manu de faire en sorte que les choses de la vie
s'arrangent sur notre chère Pachamama.

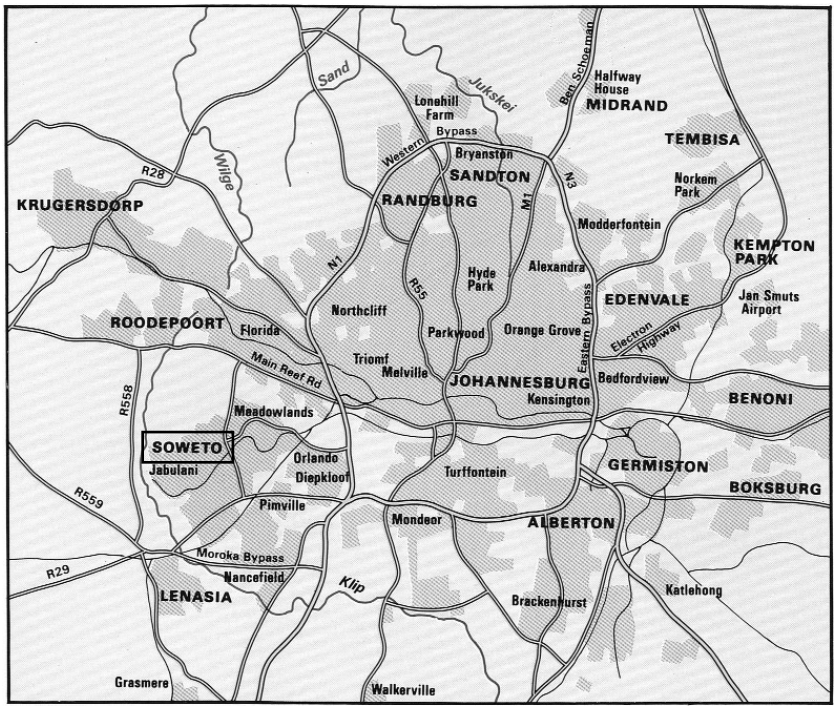
J.C.

To Father La Fonte,

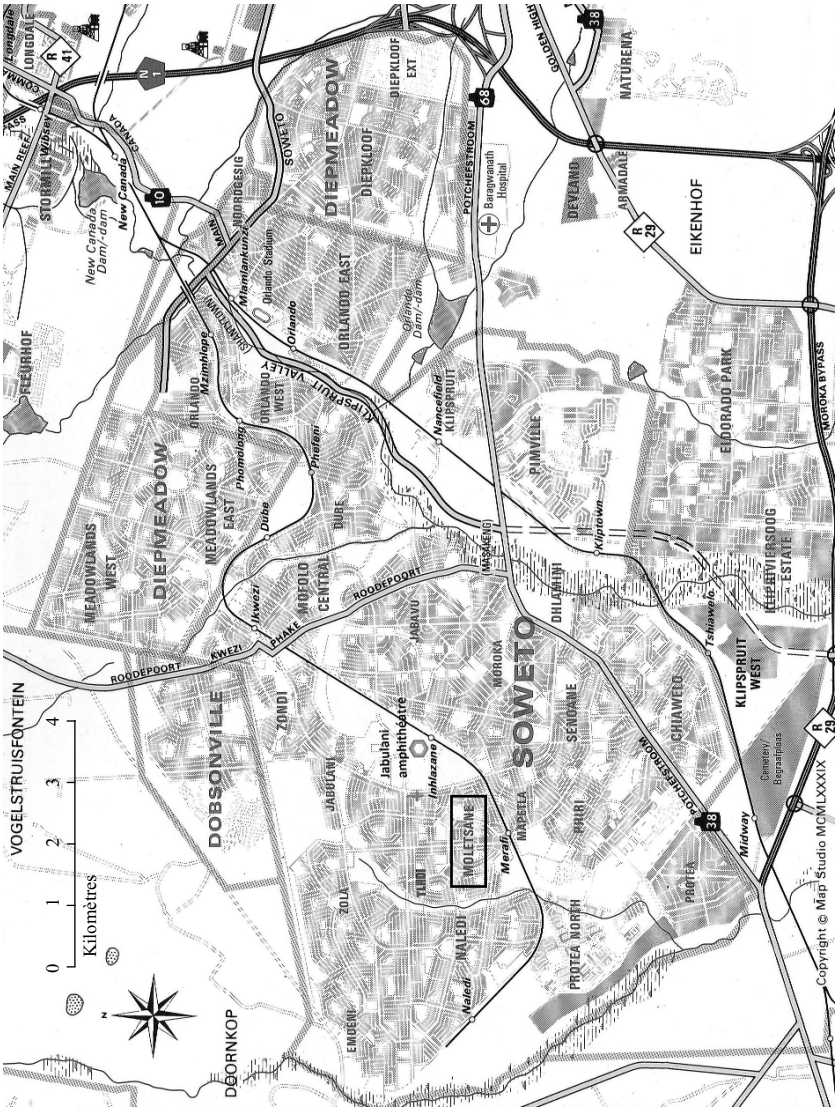
Compliments and best wishes
to a public figure whose
courage and love for the very
poor has made a formidable
impression to us all.

N Mandela
9. 1. 95

Au père Lafonte
Compliments et meilleurs vœux pour une personne publique dont le courage et l'amour pour les plus pauvres a produit une formidable impression sur nous tous.



Johannesburg et sa région © DR



Soweto et Moletsane, la paroisse du curé © DR

En Afrique, on l'appelle « Senatla » !

« Oui, mais toi tu rentres dans ton hôtel de Blancs… »

La scène se passe dans Soweto en septembre 1989. En plein apartheid, là, précisément où tout le monde est noir. Le Blanc que je suis n'est pas pour autant regardé comme un spécimen rare. Même si, pour l'heure, je suis, effectivement, le seul visage pâle à promener ses guêtres dans le township le plus célèbre du bout de l'Afrique.

Je discute avec un gamin qui me demande ce que je fabrique hors de ma zone. Je lui explique que j'ai fait une fugue, qu'en fait j'accompagne, en tant que journaliste, des rugbymen français venus intégrer une sélection mondiale pour en découdre avec les massifs Springboks, à l'occasion du centenaire de la Fédération sud-africaine.

Un soupçon déstabilisé par sa réaction – qui lui fait dire que je rentre dans mon hôtel pour « White only » – je joue son jeu et lui demande s'il veut que je reste dormir chez lui !… comme je l'avais fait, avec un pianiste de jazz, noir évidemment, un gros pluriel d'années en arrière, dans le Harlem de New York, quand ça chauffait grave, puisqu'à l'époque, Harlem-la-Black était en feu ! Une autre histoire…

Là, le noirpiot lève vers moi un regard malinou :

« Tu sais, il y a, près d'ici, un Blanc, un prêtre, "Father Lafont", qui vit à Soweto. Je crois bien qu'il est français… » Dans le genre : « Il n'a pas peur, lui… »

« Thank you… » et merci pour la nouvelle !

Le lendemain, j'entre dans l'église Saint-Philippe-Neri du quartier Moletsane et me trouve confronté avec un sourire qui

émerge d'une barbe à la va comme je te pousse. D'entrée, ce sera « Manu » et ça restera « Manu ». Sourire d'une qualité rare, comme on dirait d'une émeraude dont le jardin serait extraordinaire. Je me transforme en buvard, avide que je suis de tout savoir sur cet être qui défie les lois de la terrible pesanteur d'un pays pas comme les autres…

Quand il a les yeux ouverts, son regard rappelle celui de Charles de Foucaud. Quand il les ferme, c'est pour dormir à même le sol, laissant sa couche à « ses enfants », comme il les appelle, les gamins auxquels il sert de guide : Machif, Molefi, Olo et Pasika, surnommés les « four bullets », ses quatre balles, ses quatre protecteurs !

Le fait d'assister à une messe dite par le prêtre blanc, en sotho et en zoulou, deux des neuf langues du pays, voilà qui m'a donné l'impression que, dans cette église, on tutoyait Dieu plus directement qu'ailleurs. Simplement parce que les humains qui y sont rassemblés ont vraiment besoin de lui pour les aider à se sortir de l'ineptie historique qui les étouffe.

La première fois que j'ai posé les pieds en Afrique du Sud remonte à 1975. Je me fis alors mettre dehors des toilettes « Black only », m'étant trompé d'adresse ! Même chose, n'ayant toujours pas percuté, en attendant mon tour à la poste du centre de Johannesburg, dans la partie réservée aux Noirs… Prenant mal ma présence, la jugeant provocatrice, les Blacks m'envoient dans l'autre aile du bâtiment, où m'attendait un guichet pour Blancs et, derrière les barreaux, un bipède de la même couleur que la mienne !

Je comprenais là que le pays était, effectivement, coupé en deux. D'une manière terrible, monstrueuse, qui ne se voyait que lorsque l'on allait chez l'autre. Les Noirs le vérifiaient au quotidien en travaillant chez les maîtres. Les Blancs, pour la plupart, l'ignoraient, n'ayant, de fait, rien à faire chez leurs employés !

Il suffit de voir les tronches tendues des « représentants de l'ordre », blancs bien sûr, qui circulent armés dans Soweto, pour comprendre que nous sommes sur un baril de poudre. Manu, lui, vit sur cette poudrière. Il y tiendra jusqu'aux élections libératrices

d'avril 1994, soit onze ans ! Pour reprendre son propre terme, « souvent avec le rôle de pompier ».

L'arpenteur de notre boulette la Terre que je suis depuis un demi-siècle, auteur d'une biographie du Che et initiateur de deux documentaires sur les Amérindiens, au Brésil, les Tembé et, en France, plus précisément en Guyane française, les Wayanas, a tenu là le rôle de pionnier pour Manu, devenu Mgr Lafont, évêque de Cayenne.

On est à Antekum Pata, le village d'un personnage haut en couleur, « blanc et rouge », blanc de peau, rouge d'esprit, André Cognat dit Antekum, d'origine lyonnaise, devenu chef indien sur le Haut-Maroni, où les chercheurs d'or brésiliens pullulent et polluent à tout va !

Étant toujours disponible pour voir ailleurs si j'y suis, mes guêtres aventureuses m'ont ainsi permis de détecter la présence d'un être humain pas tout à fait comme les autres, « Father Lafonte » ; les Sowetans prononcent « te » à la fin de son nom, comme le montre d'ailleurs la dédicace de Nelson Mandela !

Le père Emmanuel Lafont est un homme fascinant, d'une énergie incroyable, d'une force de conviction telle qu'il a bougé un recoin de mon âme, même s'il n'est pas encore parvenu à me transformer en crapaud de bénitier !

En juin 1993, je le retrouverai. Pas seul, avec un pack de rugbymen de l'équipe de France qui souhaitaient découvrir et le curé et son église. Ils garderont, au fond d'eux-mêmes, l'instant où, à la demande de Father Lafont, chaque homme présent serre son voisin à ne faire qu'un, dans une communion aussi naturelle qu'émouvante.

Puis, durant la Coupe du monde de 1995, remportée par les Springboks – « World Cup » qui ne s'est pas vraiment passée comme le raconte le film *Invictus* de Clint Eastwood ! –, Manu a reçu l'équipe de France dans son séminaire de Pretoria pour y jouer un petit match, de football bien sûr… On imagine mal, en effet, ses moinillons entravant les avancées des rugbymen avec un ballon ovale…

Après quoi, au pot de l'amitié, Manu demande à Pierre Berbizier, l'entraîneur, et à ses joueurs s'ils peuvent envoyer des

vêtements et des chaussures pour les enfants des rues dont il s'occupe. Il se tourne vers le colossal Olivier Merle qui chausse du cinquante-deux, pour lui lancer, dans un sourire taillé sur mesure : « Pas tes vieilles godasses à toi !… »

Quelques mois plus tard, Manu reçoit une cantine militaire remplie de maillots et de survêtements pour gens fabriqués normalement ! Un geste signé « Olivier Merle ». Lors d'un de ses passages à Paris, Emmanuel m'a demandé de faire venir Olivier de Clermont-Ferrand…

Le Merlu ne s'est pas fait prier. Chez moi, dans le quartier dit Latin, le curé a ouvert son attaché-case, sorti un morceau de tissu et l'a déplié. C'est le drapeau de la Nouvelle Afrique du Sud, signé « Mandela pour Olivier Merle »…

Manu génère le bonheur à la chaîne, peut-être, parce que son vœu, devenu son œuvre, a consisté à participer au désenchaînement d'un pays entier.

Je songe souvent à Gandhi en pensant au curé de Soweto. Dans le même pays d'Afrique du Sud, Mohandas Karamchand Gandhi a, au début du XXe siècle, obtenu par la désobéissance et la résistance passive, que les Indiens d'Afrique du Sud ne soient complètement réduits à cette forme d'esclavage masqué que fut l'apartheid, fait par des Blancs pour les Blancs.

Manu, aussi, en refusant de cautionner la loi du feu, s'est évertué par la parole à résoudre, autant que faire se peut, ce qui pouvait être résolu. Et, vous allez le constater, il a fait beaucoup… Avec une générosité démultipliée.

Ces deux hommes, petits de taille, ne pensant qu'à trouver des solutions pour les autres, ne sont pas si loin dans la reconnaissance que leurs fidèles leur portent. Ne les appellent-ils pas « Mahatma », grande âme, le Sage, pour Gandhi, « Ntate Senatla », l'homme fort, pour le père Lafont, en constatant qu'ils se sont tous deux imposés, pour dire « Il faut arrêter le massacre », l'épreuve du jeûne, démarche intellectuelle où foi et volonté se rejoignent…

Au sujet d'une des grandes questions posées régulièrement aux prêtres – « quand finirez-vous par vous marier ? » –, l'évêque

de Cayenne me répond qu'un jour viendra sans doute où l'Église ordonnera des hommes mariés. Mais il n'est pas sûr que cela résolve tous les problèmes et d'autre part il ne pense pas que la majorité des catholiques du monde soit prête pour ce changement.

Quand Manu me proposera, à l'automne 2002, de l'accompagner en Palestine pour y passer la fin de l'année, ce sera un « oui » franc et massif de ma part. Nous partageons fortement le goût du voyage, le vrai, celui où l'on prend du temps dans le regard de l'autre. Ainsi, vivrons-nous, avec Jean Fréoux, un prêtre-ouvrier, une expérience d'une force particulière. Manu et son collègue s'en iront pour Gaza passer le premier de l'an, moi restant sur Jérusalem afin d'obtenir une interview pour *Le Parisien* avec Yasser Arafat. Le chef palestinien nous recevra, Manu et moi, dans son refuge en pièces détachées de la Muquata'a. Lui, encore entier…

Pour les élections du mercredi 27 avril 1994 en Afrique du Sud, où son église sera transformée en bureau de vote, Manu me confiera la clé des toilettes et la charge d'offrir du café ou du thé à ceux qui auront froid. Durant la semaine des élections, chaque soir, nous embarquons dans un « combi » une dizaine de jeunes, toujours ses « four bullets » bien sûr, et d'autres, qui changent, dans un restaurant de Johannesburg, jusque-là réservé aux Blancs.

Le premier soir des élections, qui se régleront, en fait, sur deux jours, un des gamins réagira : « Jean, tu vas m'en vouloir, il est venu et j'ai oublié de te prévenir !… »

« Il », le plus vieux des votants d'Afrique du Sud, Selepe, cent six ans, qui dira, quand nous l'aurons retrouvé : « J'ai dû attendre l'âge que j'ai aujourd'hui pour connaître les trois événements les plus marquants de ma vie. 1 : voter. 2 : entrer dans une église puisque c'est là que j'ai voté. Et 3 : c'est la première fois qu'un Blanc entre chez moi… »

Bien sûr, une parcelle de vie qui a renforcé, en la densifiant encore plus, l'amitié existant entre Manu et moi, amitié basée sur la connivence et le goût du partage. J'espère que nos lecteurs seront aussi transportés, bluffés, en faisant ta connaissance, que